



académie salésienne

Les Rendez-vous de l'Académie salésienne

n° 27

***LE PAPE PIE II ET AMÉDÉE VIII :
UN ÉCRIVAIN ET UN
DIPLOMATE***

par Georgette Chevallier

Conférence du 13 juin 2016

2016

LE PAPE PIE II ET AMÉDÉE VIII : UN ÉCRIVAIN ET UN DIPLOMATE

par Georgette Chevallier

Rendez-vous de l'Académie salésienne du 13 juin 2016

Je suis très flattée, cher Monsieur le Président, que vous m'ayez demandé de parler ce soir et c'est avec beaucoup de plaisir que je le fais. Avec d'autant plus de plaisir que cela me donne l'occasion d'évoquer ce grand Savoyard que fut Amédée VIII dont il est toujours valorisant de parler et de retrouver l'Italien Aenea Silvio Piccolomini qui, grâce au professeur Albert-Marie Schmidt (« universitaire inclassable et homme de lettres surprenant », comme l'a qualifié son fils), avait suscité ma curiosité de jeune étudiante - il y aura bientôt 70 ans - , et que j'ai depuis eu l'agrément d'étudier et d'évoquer devant des publics divers.

Vous avez intitulé mon intervention : « Le pape Pie II et Amédée VIII : un écrivain et un diplomate ». Le pape Pie II, c'est Piccolomini qui fut, entre autres, un écrivain et même un écrivain prolixe. Dans *La Grande Encyclopédie Larousse* de 1975, un article de Pierre Pierrard traite de la papauté. Il y dresse une liste des papes de saint Pierre à Paul VI, en indiquant pour chacun d'entre eux les années de règne, le nom civil, les lieux et dates de naissance et de mort, et aussi « l'activité essentielle » ; pour Pie II il signale, sous la rubrique « activité essentielle », cette seule particularité : « a laissé une importante œuvre littéraire ». Amédée VIII, lui, est connu pour ses « talents diplomatiques hors du commun » (Gabriel Vital-Durand). Certes, durant sa riche carrière, Piccolomini a eu plus d'une fois besoin d'user de diplomatie (Serge Stolf ne le présente-t-il pas, entre 1445 et 1447, comme le « médiateur entre l'empereur et le pape » ?) mais ce n'est peut-être pas ce qui est le plus frappant chez lui. Assurément, Amédée VIII – qui, soit dit en passant, était apparenté au grand poète Charles d'Orléans – lorsqu'il était Félix V, a pris comme secrétaire privé et fait chanoine de l'église de Genève le poète Martin Le Franc (l'auteur du *Champion des Dames*, cette heureuse réplique au misogynne *Roman de la rose* de Jean de Meung) ; assurément, il fut le premier souverain de Savoie à appeler auprès de lui un chroniqueur (Jean d'Orville dit Cabaret) et sa bibliothèque (telle que nous la présente la reine Marie-José) montre qu'il s'intéressait à la littérature, à l'histoire, à la morale ; un texte « rend compte des connaissances d'Amédée en latin, et de son souci de mettre les œuvres morales à la portée de tous ». Néanmoins tout cela ne fait pas de lui un écrivain. Donc nous comprenons notre titre : le pape Pie II, un écrivain, et Amédée VIII, un diplomate.

Nous allons évoquer, successivement, d'une part Amédée VIII qui arrive normalement dans le calendrier des conférences de l'Académie salésienne

après la Savoie du Haut Moyen Âge, et que l'on fête tout particulièrement durant cette année 2016, et d'autre part Aeneas Silvius Piccolomini, le pape Pie II, qui a marqué son époque, avant de rappeler, dans une troisième et dernière partie, quand, comment et pourquoi se sont rencontrés et connus ces deux personnages importants du XV^e siècle savoyard.

D'abord Amédée VIII, « le personnage le plus étonnant de toute l'histoire de la Maison de Savoie », si l'on en croit Bernard Demotz (dans *La Savoie de l'an mil à la Réforme*, chez Ouest-France). Il est né à Chambéry le 4 septembre 1383, d'Amédée VII (dit le Comte Rouge) et de Bonne de Berry. La reine Marie-José rappelle que son père (le Comte Rouge) guerroyait alors à Bourbourg en Flandre « aux côtés des Valois, pour bouter l'Anglais hors de France ». Le siège de Bourbourg est en effet bien connu des historiens de la guerre de Cent Ans et il fait aussi partie intégrante de l'histoire de la Flandre. Lors de ce siège mémorable le célèbre chroniqueur valenciennois Jehan Froissart signale que « le comte de Savoie fut de tous les chevaliers celui qui moissonnera le plus de lauriers ». Et c'est alors qu'il a appris, donc, la naissance de son fils, celui qui sera Amédée VIII.

Celui-ci, enfant, venait souvent à Ripaille où sa grand-mère, Bonne de Bourbon, avait agrandi et amélioré une résidence déjà existante, où elle faisait venir des ménestrels et où se déroulaient aussi de grandes chasses aux sangliers. C'est sans doute parce qu'il aimait ces séjours enfantins à Ripaille que lorsqu'il voudra se retirer du monde pour mener une vie quasi monacale, c'est à Ripaille qu'il s'installera.

Son père mourut en 1391 d'un tétanos consécutif à une chute de cheval mais on a accusé Bonne de Bourbon d'avoir empoisonné son propre fils ; C'est donc dans une atmosphère délétère qu'Amédée est devenu comte, tandis qu'il n'était encore qu'un enfant. Il avait huit ans. Le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, décide alors un mariage entre Marie de Bourgogne, sa fille, et Amédée VIII. Le mariage fut heureux. Marie de Bourgogne fut le seul amour d'Amédée. Ils eurent plusieurs enfants. Et la mort de Marie en 1424, qui le laisse inconsolable, sera sans doute l'un des motifs qui le pousseront à se retirer à Ripaille en 1434. Il a fallu plus de sept cents pages à la reine Marie-José pour évoquer la vie, la personnalité, l'œuvre, les réalisations, les faits et gestes d'Amédée VIII. Nous ne nous arrêterons ce soir que sur certains traits de caractère, certaines circonstances, certaines actions qui nous permettront de le mieux connaître. On sait que « De toutes parts on lui confia, afin qu'il les démêlât, les plus épineux problèmes de la politique internationale » ; quant à Max Bruchet, il rappelle qu'on appelait parfois Amédée VIII « un autre Salomon ».

En 1416, l'empereur Sigismond le fait duc. Le comté de Savoie est érigé en duché. C'est cette promotion que les Savoyards fêtent cette année, cette nouvelle dignité que nous fêtons ici ce soir. Cela fait six cents ans cette année que le comté de Savoie est devenu duché (avant, comme vous le savez, de

devenir royaume). À Chambéry, « Le 19 février 1416, tout était prêt pour l'investiture du nouveau duc. (...) La cérémonie eut lieu sur la place du château, où s'élevait la Sainte-Chapelle. (...) Sur une grande estrade construite pour l'occasion Sigismond était entouré d'une suite nombreuse de seigneurs allemands et savoyards. (...) À onze heures précise, Amédée parut dans la grande cour, entouré de ses dignitaires. Sa chevelure blonde encadrait son visage au sourire très doux, presque suave ; il avait alors trente-trois ans. Il monta sur l'estrade, s'agenouilla devant le trône de Sigismond qui le proclama duc en le coiffant du bonnet, symbole de sa nouvelle dignité, et en le recouvrant du manteau ducal ». Je passe sur le banquet et sur le gâteau « une pâtisserie colossale, qui représentait la carte en relief des États du nouveau duché », pour en arriver à la conclusion de la reine Marie-José : « Sigismond, satisfait, quitta Chambéry pour Paris. Il essayait à ce moment de rapprocher le roi de France et le duc de Bourgogne mais devant son insuccès il laissa cette tâche difficile à Amédée VIII ».

Pendant la guerre de Cent Ans, en 1409 grâce à Amédée VIII (alors encore comte de Savoie) on était arrivé à un compromis ; une nouvelle trêve fut établie le 2 novembre 1410, qui devait se maintenir jusqu'à Pâques 1412. Pendant cette période, « fournissant des troupes au duc de Bourgogne, il parvint à ne pas se brouiller avec les Armagnacs. (...) La position indépendante qu'Amédée avait su conserver en restant au-dessus de la mêlée, lui permit d'accomplir presque un prodige ».

Nous ne pouvons relever toutes les occasions où Amédée VIII s'est montré un fin diplomate, toutes les fois, par exemple, que « devant les événements provoqués par la Pucelle (= Jeanne d'Arc), une fois de plus, Philippe le Bon se tourna vers le sage duc de Savoie, pour lui demander conseil », nous ne pouvons relever toutes les rencontres stratégiques qu'il a organisées, bref, nous ne pouvons pas analyser à fond ce soir la politique de celui qu'on a appelé « le Pacifique », notre Amédée VIII. N'oublions pas, cependant, que, comme le souligne Bernard Demotz, c'est lui qui « avait réussi à engager le processus qui aboutit aux succès français et à la fin de la guerre de Cent Ans ».

En 1430 il publie les *Statuta Sabaudiae*, dont l'historien Victor de Saint-Genis a pu dire, au XIX^e siècle, que c'était un « code tout entier de politique, de justice, de procédure et d'administration, destiné spécialement à la Savoie ». « L'œuvre d'Amédée VIII en tant que législateur est absolument remarquable » a rappelé Charles Buet, au XIX^e siècle. C'est ce même duc qui a aussi fondé l'université de Turin.

En 1434, au faite de sa gloire et de ses succès, il laisse le pouvoir à son fils Louis (qu'il nomme lieutenant général du duché de Savoie) et se retire à Ripaille, où il fonde l'ordre des chevaliers de Saint-Maurice. En 1439, le concile de Bâle le nomme pape, face au pape de Rome. L'élection de Félix V fut loin de faire l'unanimité : les principaux princes de l'Europe chrétienne ne le reconnurent pas. Néanmoins il le restera jusqu'en 1449. En effet il a eu la

sagesse de renoncer alors à la charge pontificale contre un titre symbolique de cardinal, et s'est retiré à Ripaille. Il a été, de ce fait, le dernier des anti-papes : l'époque du Grand Schisme d'Occident qui a déchiré et affaibli l'Église catholique pendant près d'un siècle, est désormais révolue.

Il est mort en 1451, il y a 565 ans. Et, avec le recul de l'Histoire, on a pu dire : « Expérimenté, prudent, habile, doux et conciliant, il fut certainement l'un des plus grands princes de son époque » (Charles Buet).

Maintenant, Piccolomini. Sa vie, d'abord, est étonnante. Il naquit le 18 – ou le 19 – octobre 1405 à Corsignano, près de Sienne. Les Piccolomini sont originaires de Rome mais s'étaient établis dès le VIII^e siècle à Sienne. C'est une des plus anciennes et des plus illustres familles d'Italie. Il a été prénommé Enea Silvio Bartolomeo (soit Enée, Sylve, Barthélemy). Il n'était pas rare à l'époque, surtout en Italie, que l'on donnât aux enfants des prénoms tirés de l'Antiquité. Des « Enée », on en trouve beaucoup durant cette période. Un membre de sa famille se nommera Ascagne et on n'hésitait pas à choisir Andromaque pour appeler une petite fille. Silvio (*Silvius* ou *Sylvius*, en latin) était de même un prénom à la mode. Quant au rapprochement des deux prénoms, il fait évidemment penser au roi d'Albe Aeneas Silvius que cite Tite-Live dans son *Histoire romaine*. Notre Aeneas Silvius (c'est ainsi que je le nommerai tout le long de cette soirée – contrairement à son biographe Stolf qui l'appelle Aenea Silvio – parce que c'est ainsi qu'il a signé toute son œuvre) n'a jamais utilisé son troisième prénom.

Seul survivant, avec deux sœurs, d'une famille de dix-huit enfants, il se livrait aux travaux des champs pour aider ses parents à mettre en valeur leur patrimoine. Entre-temps, il apprit à lire et à écrire chez son curé, puis son père lui enseigna les éléments de la grammaire et l'envoya, âgé de dix-huit ans, poursuivre ses études à Sienne. Il étudiait le droit civil et le droit canon et passait pour le plus instruit des étudiants en droit civil. Comme cela arrivera un peu plus tard à Rabelais dans le domaine de la médecine, il inspira une telle confiance à ses maîtres qu'avant même d'avoir terminé ses études il se vit confier les fonctions de professeur. Mais il s'intéressait bien davantage à la littérature. Comme il n'avait pas les moyens de se les procurer autrement (il était d'une famille presque pauvre et les manuscrits, cela coûtait cher), il copiait de ses mains les œuvres de l'Antiquité qu'on voulait bien lui prêter. Peut-être a-t-il aussi copié des livres pour gagner sa vie. Cette familiarité avec les auteurs anciens le passionnait au point qu'il prenait à peine le temps de manger et de dormir. Il lisait tard le soir dans son lit et, une nuit, il s'est endormi avant d'avoir éteint sa lumière ; le feu prit à son bonnet (son bonnet de nuit) et se communiqua à la literie : peu s'en fallut qu'il ne grillât comme un poulet ! Il fréquentait les beaux esprits – en particulier le Pogge - et est allé jusqu'à Florence pour y écouter les leçons du célèbre humaniste et philosophe Phileppe.

En 1431 – d’aucuns disent au printemps 1432 – Domenico Capranica (que le pape Martin V avait, avant de mourir, gratifié du titre de cardinal, titre qu’Eugène IV lui déniait maintenant) s’en allait présenter ses doléances au Concile de Bâle et essayer d’obtenir qu’on le considérât enfin comme un « vrai cardinal de l’Église romaine » ; pour s’y rendre il passa par Sienne, fit la connaissance d’Aeneas Silvius Piccolomini, qui fut tout heureux d’accepter d’être son secrétaire. Le voici donc parti avec Capranica. Ils s’embarquent à Gênes. Mais ne voilà-t-il pas qu’en mer une tempête effroyable les poussa jusque sur les côtes d’Afrique, si bien qu’ils revinrent quelque temps plus tard... à leur point de départ. Ils sont repartis vers Bâle, à cheval, cette fois, et par le Saint-Gothard. À Bâle, l’éloquence d’Aeneas Silvius permet à Domenico Capranica d’obtenir gain de cause. Mais ce dernier était pauvre et ne pouvait nourrir son secrétaire. Celui-ci s’attacha donc à d’autres grands personnages ; en particulier il devint le secrétaire de Barthélemy Visconti, évêque de Novare. Mais Visconti s’étant laissé entraîner à comploter avec le célèbre condottiere Nicolas Piccinino et à organiser l’enlèvement d’Eugène IV (rien que cela !), la police florentine découvrit la conspiration ; l’évêque fut jeté en prison et Aeneas, qui avait été chargé de porter un message au condottiere, faillit bien subir le même sort à son retour. Il ne dut son salut qu’à sa fuite dans une église... Le cardinal Nicolas Albergati, qu’on appelle aussi, souvent, le cardinal de Sainte-Croix, intervint en faveur de Visconti et s’attacha son secrétaire. Nous aurons l’occasion d’en reparler. Nous reparlerons aussi, plus tard, de leur voyage à destination d’Arras.

Par la suite, Aeneas Silvius partit d’Arras pour l’Écosse en mission diplomatique auprès du roi Jacques I^{er}. Après un certain nombre de péripéties, il s’embarque enfin à Bruges. Il affronte alors deux tempêtes qui le poussent jusqu’aux côtes de la Norvège. Enfin arrivé en Écosse, il entreprend à travers la neige un voyage dont il conservera des douleurs rhumatismales qui l’empêcheront quasiment de marcher tout le restant de son existence. Il n’obtint pas gain de cause auprès du monarque écossais, renonça pour le retour à prendre un bateau – et il a bien fait car le bateau qu’il aurait dû emprunter a fait naufrage. Néanmoins son voyage par la route de terre s’avéra plein d’aventures plus périlleuses les unes que les autres. Il ne dut la vie sauve qu’à la trahison d’un douanier.

Revenu à Bâle avec Albergati, « j’ai été, dit-il dans son *De Gestis*, greffier au synode et abrégiateur des lettres », c’est-à-dire que c’est lui qui dressait les minutes de certains écrits importants. Il défendit alors les thèses conciliaires et commença à se faire remarquer par ses talents d’orateur et sa science du droit. Il eut à affronter l’épidémie de peste, contracta la maladie et, dans toutes ces épreuves, montra un réel courage – plus que la plupart de ses compagnons. Sa santé se rétablit contre toute attente et, Eugène IV ayant été déposé, il assista, comme « clerc des cérémonies » (*ceremoniarum clerico*) au conclave où fut élu Amédée VIII. Nous y reviendrons.

« Alors que le duc Amédée de Savoie, écrit-il à Petrus Noxetanus, s'était chargé du Pontificat, sous le nom de Félix, j'ai été appelé par lui au secrétariat ». « Et pourtant, dit-il ailleurs, j'étais Italien et non pas Français (« Gaulois », très exactement). Le voici donc désormais secrétaire de Félix V. Nous évoquerons bientôt cette période de secrétariat. Plus tard, après s'être rallié solennellement à la Papauté officielle et avoir renié ses sympathies conciliaires – sans doute quand il a senti qu'il n'y avait pas d'avenir de ce côté-là – Aeneas Silvius Piccolomini a reçu la prêtrise, il a été nommé évêque de diverses villes (dont Sienne), puis devint pape (1458). C'est alors qu'il prit le nom de Pie II.

Il y a des gens (Louis Pastor, par exemple) qui ont consacré des volumes entiers à la vie et à l'œuvre de Pie II. Là n'est pas mon propos ce soir. C'est pourquoi de la vie papale d'Aeneas je ne rappellerai, pour son pittoresque, que l'épisode pendant lequel on a essayé de le supprimer en enduisant de poison sa chaise à porteurs, et je ne retiendrai que trois faits marquants :

- Par de multiples tractations avec Louis XI il s'est efforcé de faire supprimer la Pragmatique Sanction de Bourges (qu'on appelle aussi « de Charles VII »), c'est-à-dire une ordonnance qui affranchissait du pape l'Église de France. Quoiqu'il n'ait, semble-t-il, peut-être pas obtenu un succès total, c'est tout de même une étape importante dans l'histoire de l'Église.

- Il a reçu en grand pompe à Rome le chef (= la tête) de saint André. Pour cette relique il a fait construire dans l'ancien Saint-Pierre une chapelle élégante et somptueuse dont il ne reste rien. Nous savons que, par un geste historique, d'une grande importance œcuménique, le 5 janvier 1964 le pape Paul VI a remis cette tête de saint André au patriarche Athénagoras I^{er}. On sait aussi que, dans la suite logique de ce geste de Paul VI, des fragments d'autres reliques de saint André ont été remis au nom de Benoît XVI le 30 novembre 2010, par le cardinal Bertone, secrétaire du Saint-Siège, au métropolitain d'Astana (capitale du Kazakhstan). Tout cela parce que saint André est vénéré par les orthodoxes comme leur fondateur.

- C'est lui qui au cours d'une cérémonie à Saint-Pierre de Rome a canonisé sainte Catherine de Sienne quatre-vingt un ans après sa mort. Elle était sa compatriote. Il a célébré son sens du renoncement, sa charité, sa science et sa sagesse.

Il a aussi essayé d'entreprendre une croisade contre les Turcs. C'est en espérant partir à la tête de cette croisade qu'il est mort à Ancône (1464). Ses viscères (*praecordia*, dit l'inscription) ont été déposés dans le chœur de la cathédrale Saint-Cyriaque (le dôme) de cette ville. Quant à son corps, après avoir reposé, semble-t-il, dans l'enceinte de l'ancien Saint-Pierre, il a été transféré au début du XVII^e siècle, à Rome, toujours, mais dans l'église Saint-André-de-La-Vallée qui a été construite à l'emplacement d'un palais Piccolomini et où l'on peut encore admirer son tombeau dû à Pietro da Todi. Sa vie a été assez extraordinaire pour que le Pinturicchio ait, de 1504 à 1507, décoré les murs de la Libreria du dôme de Sienne de fresques qui en évoquent

les grands moments. Le célèbre critique et historien d'art Bernard Berenson, en général sévère pour le dessin du Pinturicchio, ne peut cependant nier que « ces peintures [aient] un charme évident ». La Libreria fut construite sur l'ordre du cardinal Francesco Piccolomini (plus tard Pie III) en mémoire de son oncle Pie II (Aeneas Silvius Piccolomini), afin d'y placer les œuvres de son prolifique parent. Ces fresques sont au nombre de dix. La première d'entre elles, à laquelle Raphaël a peut-être collaboré, représente le départ d'Aeneas pour le concile de Bâle.

Sa vie fut donc une vie exceptionnelle. Son œuvre l'a été aussi. Nous avons très rapidement évoqué son œuvre de pape. Il faudrait ajouter qu'il a fondé l'université de Bâle, et bien d'autres choses encore. Son œuvre architecturale a été considérable. D'une part il a sauvé un certain nombre d'édifices importants. En effet, comme le sera Du Bellay quelque temps plus tard, il est scandalisé qu'on ne respecte pas les ruines de la Rome antique, qu'on en utilise les pierres, sans vergogne, à des fins utilitaires et qu'on risque ainsi de faire disparaître toute trace de l'antique splendeur de la Ville éternelle. Humaniste amoureux de l'Antiquité, il s'est écrié : « Qu'il me plaît, Rome, de contempler tes ruines » et, romantique avant la lettre, il méditait, devant les ruines de la villa d'Hadrien à Tivoli, sur la fragilité des œuvres humaines. Par une bulle du 28 avril 1462 il a interdit la dégradation et la destruction des monuments antiques dans Rome. Il a d'ailleurs fait réparer les murailles de la ville, ainsi que celles d'autres cités.

D'autre part, il a ici creusé un nouveau port, et là édifié un palais grandiose, il a embelli Sienne et flanqué de tours Assise et Tivoli, il a fait faire quelques travaux au Vatican et ailleurs, mais, surtout, il a complètement transformé Corsignano, son humble patrie du Val d'Orcia, et en a fait la jolie petite ville de Pienza. Ce toponyme est formé sur son nom de pape, Pie. On a pu écrire qu'il a voulu « réparer l'erreur du sort qui a fait naître un homme si remarquable dans une si pauvre bourgade ». Peut-être ; mais, quoi qu'il en soit, même si Pienza est née de son orgueil, il est certain que, grâce à son entreprise, grâce à l'attention avec laquelle il a veillé à sa réalisation, et grâce au génie de l'architecte Bernardo Gambarelli dit Rossellino, cette cité est une petite ville charmante qui rappelle, dit-on, le tableau de Pietro della Francesca conservé à Urbino et représentant une ville idéale. C'est une ville élégante, avec une petite place très harmonieuse et qui, par un jeu subtil de perspective, paraît bien plus grande qu'elle n'est en réalité. Heydenrich a dit que Pienza est la première ville idéale de la Renaissance devenue réalité. Quant à Pierre-Jean Rémy, dans *Toscanes*, il a écrit : « Première ville qu'un urbaniste ait conçue, Pienza est un jeu de surface de pierre. Ici l'esprit asservit totalement la pierre ». Il fallait s'appeler Aeneas Silvius Piccolomini pour mener à bien une réalisation de la sorte.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, ce qui est particulièrement remarquable, c'est son activité littéraire. Une remarque préliminaire, d'abord ; s'il a parfois employé le toscan, il ne nous en reste rien. En effet, que ce soient

des écrits de jeunesse ou des écrits de sa maturité, que ce soient des écrits profanes ou des écrits religieux, que ce soient des écrits personnels ou des écrits officiels, Aeneas Silvius Piccolomini nous a laissé tout cela rédigé en latin.

Notons que lui-même se considérait d'abord et avant tout comme un écrivain puisque dans sa correspondance – en tout cas jusqu'à ce qu'il jouisse d'un titre ecclésiastique important – il se réclame de sa qualité de *poeta*, comme il dit. La plupart de ses lettres, en effet, commencent par la formule « Aeneas Silvius poeta (à un Tel) » ; je rappelle que si nos courriels commencent par « Bonjour », et que les lettres de nos parents s'ouvraient par une expression du genre « Cher Monsieur » ou « Madame et chère collègue », du temps des Romains on faisait débiter une missive en annonçant qu'elle venait de celui-ci à destination de celui-là. Lors de son élection, certains votants – son rival français, en particulier, se sont scandalisés qu'on envisageât de placer sur le trône de Saint-Pierre un homme malade et pauvre, et surtout – abomination des abominations ! – un poète. Aux yeux de certains critiques, Piccolomini passe pour avoir été le poète le plus harmonieux, l'épistolier le plus spontané, l'orateur le plus abondant et le plus éloquent de son époque. Cela est sans doute un peu exagéré. Néanmoins il est évident qu'il a tenu sa place dans l'histoire de la littérature du XV^e siècle.

Des œuvres de sa prime jeunesse, il ne nous reste pas une ligne, mais nous savons qu'il a écrit une grande quantité de vers, probablement presque tous consacrés au vin et à l'amour ; il a précisé lui-même : « J'ai écrit des élégies et des églogues, j'ai aussi composé une satire ». Sans aucun doute, pense Vogt, les élégies étaient composées à la manière de Virgile, les épîtres à la manière d'Horace, tandis que comme poète satirique il imitait surtout Juvénal et Martial. Un long poème de plus de deux mille vers s'intitulait *Nymphilexis*. Les critiques s'accordent à penser qu'il s'agissait là d'une poésie érotique et paillardes. On verra tout à l'heure que c'est Mariano Sozzini, son compatriote et ami, qui le pria d'écrire l'histoire d'Euriale et Lucrece. Le même Siennois l'aurait poussé à composer cette *Nymphilexis* (cette « folâtrie », comme dit André Thérive), dont le texte a malheureusement disparu en totalité. Je ne ferai que citer pour mémoire ses poèmes religieux (qui ne datent pas de la même époque !) : une pièce de vers sur la Passion de Jésus-Christ, d'autres sur saint Augustin, sur sainte Catherine de Sienne, sur le Décalogue, sur la Purification de la Sainte Vierge et aussi sur ses rêves de croisade.

Les lettres (*Epistolae*) forment une part importante de son œuvre littéraire. Selon les périodes, elles traitent, dans des états d'esprit différents, de sujets différents, eux aussi. Par exemple, celle dans laquelle il parle à son père de sa récente paternité. « Par ta lettre, tu m'écris, mon père que tu ne sais pas si tu es affligé de ce que Dieu m'ait donné un rejeton. Mais moi j'y vois une cause de joie et non une cause de chagrin. En effet, qu'y a-t-il de plus doux chez les humains que d'engendrer un être semblable à soi (...) et d'avoir quelqu'un qu'on laisse après soi ? ». C'est un péché ? « Assurément, toi qui

n'es ni de pierre ni de fer, tu as engendré un fils, puisque tu étais de chair. Tu sais quel coq tu as été. Et moi, je ne suis pas émasculé, je ne fais pas partie des frigides ». Il raconte alors comment il a rencontré à Strasbourg une jeune Anglaise nommée Élisabeth qui parlait agréablement l'italien, si agréablement qu'elle est devenue la mère de cet enfant. Il semble avoir eu au moins deux enfants puisque dans une autre lettre à son père il écrit : « Je ne sais pas s'il est mort, comme a perdu la vie cet autre qui m'est né en Écosse, vu qu'il arrive qu'il meurt plus d'agneaux que de brebis ». À son ami Petrus Nocetanus (ou Petro De Noceto) il explique : « En effet, j'ai peur de la continence qui, si louable soit-elle, est cependant plus vraisemblable en paroles qu'en actes et convient davantage aux philosophes qu'aux poètes ». C'est pour cela, dit-il, qu'il a jusqu'à présent refusé d'entrer dans les ordres.

Plus tard – l'âge et les responsabilités aidant – il renoncera aux plaisirs de l'amour pour se consoler avec le jus de la treille : « Le vin me nourrit, m'égaie, me charme, me rend heureux. Cette boisson me sera agréable jusqu'à la mort. Mais c'est un péché si j'en bois par plaisir plus que par nécessité ». Dans un autre registre, il pense à un ami mort et s'écrie : « Je ne peux pas penser à lui sans me mettre à pleurer ». Et dans un autre encore il s'exclame : « Je suis chrétien et je pense que rien de ce qui peut être utile à la religion chrétienne ne m'est étranger ». On pense évidemment à la fameuse phrase de Térence : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». On ne s'étonnera pas que Gabriel Pérouse ait conclu sa thèse secondaire (rédigée, selon la coutume d'alors, en latin et consacrée en l'occurrence aux lettres d'Aeneas Silvius Piccolomini) par une phrase qui dit que l'auteur de ces lettres peut être considéré comme le plus Italien des Latins et le plus Latin des Italiens.

Le recueil de proverbes (*Proverbia*) d'Aeneas Silvius nous révèle le sage qu'il est devenu, une fois éloignée sa jeunesse folle. Les proverbes sont classés sous des rubriques simples : l'éloquence, les lois, l'amitié, etc. En voici une demi-douzaine que j'ai choisis et traduits pour vous :

« Ils sont sots, aussi bien ceux qui disent qu'il n'existe aucun dieu que ceux qui disent qu'il y en a plusieurs ».

« Sans la vertu il n'y a de joie solide pour personne ».

« Les médecins savants recherchent non l'argent mais la santé ».

« Un bon prince recherche de bonnes lois ».

« Il n'est pas aimé celui qui n'aime pas ».

« Aucun trésor n'est préférable à un ami fidèle ».

Les *Commentaires*, qui sont, en quelque sorte, des mémoires, se placent en tête des écrits historiques d'Aeneas Silvius. On sait que ces *Commentaires* passent, aujourd'hui encore, pour l'un des meilleurs témoignages qui aient jamais été écrits sur le milieu du XV^e siècle. On trouve aussi dans ces textes de très jolies descriptions.

Lorsqu'Aeneas était son secrétaire, Frédéric III le pria d'écrire l'histoire de la guerre qu'il soutint en 1452. L'écrivain entreprit donc de rédiger l'*Histoire de Frédéric III et de son temps* ; c'est alors qu'il fut l'un des premiers à exploiter le

précieux recueil des manuscrits allemands de Saint-Gall. Sa *Cosmographie* prouve qu'il était au courant de toutes les découvertes de son temps. Elle est malheureusement inachevée – et par conséquent incomplète.

Je ne vais pas passer en revue toutes les œuvres d'Aeneas Silvius Piccolomini. Je passerai vite, en particulier, sur ses traités théologiques. Je voudrais tout de même, à titre d'exemple, dire quelques mots sur sa diatribe contre les Taborites. On sait que les Taborites formaient en Bohême une des sectes hussites (c'est-à-dire des partisans de Jean Huss). Dans cet ouvrage (*Dialogus contra Bohemos et Taboritas*), on trouve des remarques précises et pittoresques tant géographiques que météorologiques sur la région où il séjourne (celle du mont Tabor, en particulier). Il présente ses idées sous forme de dialogues et de façon très claire, il n'hésite pas à manier l'ironie, il raisonne de façon très logique : il explique, par exemple, que si l'Église ne tient pas toujours le même langage c'est qu'elle doit s'adapter aux circonstances. Par conséquent l'Église primitive ne s'est pas trompée en autorisant le mariage des prêtres et l'Église moderne ne se trompe pas non plus en le leur refusant. Plus loin, à quatre arguments avancés par un partisan de la communion sous les deux espèces, Aeneas répond point par point, longuement et clairement. Bref, l'auteur arrive à présenter ces questions pour le moins ardues et austères de façon vivante et intéressante. Ce n'est certainement pas donné à tout le monde.

Le *Remède d'amour* a été écrit lorsque l'auteur était déjà pape. C'est au fond un long commentaire – teinté d'arguments chrétiens - du célèbre passage du chant IV du *De rerum natura* de Lucrèce évoquant les dangers de l'amour qui laisse toujours insatisfait, qui rend esclave et aveugle, qui ruine et qui apporte les tourments de la jalousie. Ce ne sont pas, quoi qu'on en ait dit, des poèmes élégiaques : le *De Remedio amoris* est bel et bien écrit en prose. Le *Traité de l'éducation des enfants* se présente comme une lettre. L'auteur y traite aussi bien de la nourriture et de la boisson (« il est honteux de leur offrir du vin ») que de la nécessité d'exercer leur mémoire, aussi bien des trois parties de la grammaire que de la prononciation du latin. Un manuscrit de la pièce de théâtre intitulée *Chrysis* a échappé par miracle à l'autodafé organisé par l'auteur lui-même quand, sur ses vieux jours, il a désavoué ses œuvres de jeunesse. Resté inédit pendant près de cinq siècles, le texte en a été publié en 1939 à Bruxelles par André Boutemy. Il a été publié à nouveau en Italie par Ireneo Sanesi en 1941. Et Stolf, dans sa bibliographie, signale une traduction en anglais en 2005 et une édition critique chez Champion en 2006. On a pu dire que c'était une comédie « goliardique » c'est-à-dire écrite dans un esprit de farce estudiantine. Les personnages ont des noms qui font penser à ceux de Plaute et de Térence. Leur identité aussi (courtisanes, entremetteuse etc.). La langue est celle de Plaute. Mais en dépit de l'influence de l'antiquité, qu'il a très nettement subie, Aeneas a glissé dans sa pièce un certain nombre de détails empruntés à son temps (allusion au progrès de l'invasion turque en Europe ou au schisme d'Occident, par exemple). Cet amalgame était très à la mode à

l'époque, surtout en Italie. Bref, la comédie est amusante, ses dialogues sont vivants et elle ressemble beaucoup à celles de Plaute.

Pour terminer nous allons nous attarder un peu sur le roman – présenté comme une lettre – dont Piccolomini est l'auteur. C'est en 1444, alors qu'il approchait de la quarantaine qu'il composa, à la demande de Mariano Sozzini, docteur en droit civil et en droit canon, un roman intitulé *Histoire de deux amants*. Ce roman fut d'abord répandu sous forme de manuscrits. La première édition vit le jour à Cologne en 1470. Lisons donc ce roman. L'empereur Sigismond entre à Sienne. Dans cette ville brille alors d'un éclat sans pareil une toute jeune femme d'à peine vingt ans et mariée à un homme très riche qui mérite tout particulièrement, selon l'auteur, que sa femme le fasse, comme on dit, cornu comme le cerf. Cette jeune femme s'appelle Lucrece. Dans l'entourage de Sigismond, parmi tous ceux qui s'intéressent à elle, il y a un homme de trente-deux ans, le Franconien Euriale « que la beauté et la richesse [rendent particulièrement] apte à l'amour ». Quand il voit Lucrece, il en tombe sur le champ éperdument amoureux. Le coup de foudre est réciproque. Devant l'entremetteuse Lucrece feint de se mettre en colère et déchire la lettre d'Euriale mais dès le départ de la femme elle reconstitue le message en un puzzle savant. Sur ce, Euriale reçoit l'ordre de se rendre à Rome. Désespoir de Lucrece. Mais il ne tarde pas trop à revenir et alors Sosias, le domestique de Ménélas, le mari de Lucrece, comprenant qu'il ne peut plus rien empêcher, veut au moins sauver la réputation de son maître et décide d'aider Lucrece afin que ses rencontres avec Euriale restent secrètes. Euriale use de toutes sortes de stratagèmes pour rejoindre Lucrece (il s'habille un jour en portefaix, une autre fois il passe par la fenêtre, plus tard il escalade un mur, etc.). Les péripéties se multiplient. Un jour, Ménélas arrive au mauvais moment. C'est Lucrece qui sauve la situation en laissant tomber par la fenêtre un coffret précieux que Ménélas s'empresse d'aller récupérer ; pendant ce temps Euriale a la possibilité de se cacher. Une fois Ménélas reparti, Lucrece tira le verrou, appela tendrement Euriale encore tremblant, puis « celui-ci au terme de son entreprise, fut victorieux d'une femme combattante qui ne voulait pas de la victoire ». Une autre fois Euriale se cache dans le foin des chevaux et aurait été blessé par la fourche du palefrenier si Sosias ne l'avait sauvé au dernier moment. Un peu plus tard Ménélas arrive inopinément, encore une fois. Lucrece va au devant de son mari, feint d'être jalouse et, pour laisser à Euriale le temps de fuir, elle entraîne son mari à la cave, sous prétexte de goûter le vin que leurs paysans viennent d'apporter. Les peurs, les joies, les extases se succèdent. « Cependant l'Empereur, qui s'était alors réconcilié avec (le pape) Eugène, décida de se rendre à Rome ». Malade à Rome, Euriale est guéri par une lettre de Lucrece. Il repasse ensuite par Sienne, aperçoit Lucrece et repart en se demandant s'il reviendra un jour. « Mais, de même qu'il suivait l'empereur, de même Lucrece le suivait en ses rêves et ne se permettait aucune nuit calme. Quand il sut qu'elle était morte, mû par une grande douleur, il prit des vêtements de deuil et n'accepta de consolation que lorsque l'empereur

l'eut marié à une jeune fille de sang ducal, belle, très chaste et sage ». Les personnages sont nombreux : outre le trio traditionnel femme-mari-amant, on rencontre l'entremetteuse, le confident, le beau-frère trop vigilant, les domestiques, etc. Les lettres tiennent beaucoup de place dans cette œuvre et Aeneas est l'un des premiers romanciers à avoir utilisé la lettre aussi systématiquement pour présenter ses personnages. C'est Lucrece qui a le caractère le plus affirmé et c'est elle qui a le beau rôle : elle meurt d'amour, elle, tandis qu'Euriale continue de vivre, et c'est sans doute pour cela que ce roman a suscité une grande vogue auprès des dames ; ce sont les femmes qui ont fait son succès. Ces deux héros ont quelque chose de romantique avant la lettre. Écoutons Euriale : « Moi, j'aime Lucrece et ce n'est pas ma faute (...). Qui peut résister à son destin ? » Et Lucrece : Une force nouvelle m'emporte dans la vie. La violence de l'amour m'entraîne à suivre le pire (...). C'est la passion qui est victorieuse et qui me gouverne ». Certes, c'est un peu de l'Ovide mais on croirait aussi entendre déjà Hernani s'exclamant : « Je suis une force qui va ». Les torrents de larmes, l'héroïne qui meurt d'amour, sans oublier le coup de foudre, les déclarations enflammées et les rendez-vous secrets, tout cela est bien romantique avant la lettre, de même que la prière au soleil pour qu'il ne se lève pas trop vite : « Reste, Apollon, reste longtemps aux Enfers. Pourquoi attelles-tu si vite tes chevaux ? Donne- moi une nuit comme tu en as donné une à Alcmène ». C'est déjà l'exclamation de Lamartine : « Ô temps, suspends ton vol ! ». Sans aller jusqu'à dire, comme certains commentateurs, qu'il s'agit ici d'un roman grivois, notons cependant que nous avons affaire à un amour sensuel qui n'a plus rien à voir avec l'amour courtois des cours d'amour. Il arrive même à Piccolomini de se montrer rabelaisien avant la lettre puisqu'Euriale se réjouit à cette pensée : « Toi, tu vas monter mon cheval, Ménélas. Mais moi, je chevaucherai ta femme ». On peut aussi sentir l'influence de Pétrarque dans ce roman. Un autre aspect séduisant de cette œuvre littéraire, c'est le réalisme qu'on peut y trouver (description détaillée des palais, peinture pleine de vérité des paysans, des domestiques, circonstances historiques très exactes, etc.). Ce réalisme fait penser à la fois à celui qu'on trouve dans le *Décameron* de Boccace et à celui de certains auteurs latins (Apulée, par exemple). Cette double influence est bien caractéristique du XV^e siècle (Quattrocento) italien en général, toscan en particulier. Serge Stolf insiste particulièrement sur l'influence de Boccace sur l'auteur du roman d'Euriale et Lucrece.

Le succès remporté par ce roman de Piccolomini a été considérable. Il y eut une trentaine d'éditions entre 1470 et 1500 (une moyenne d'une par an). C'est un des romans d'amour les plus goûtés, les plus souvent traduits en France et en Italie aux XV^e et XVI^e siècles. Le roman a été traduit en italien, en français, en espagnol, en anglais et en allemand. La dernière édition bilingue en Italie semble dater de 2004 et la dernière traduction en italien serait celle de Turin (1973). Si l'on parcourt la bibliographie de Serge Stolf on constate que le roman a encore été traduit en français par Isabelle Hersant aux Belles-

Lettres en 2001. Et en 2002 par Serge Stolf aux éditions Arléa. Cela ne doit pas nous faire oublier des traductions comme celle (vers 1493) d'Octavien de Saint-Gelais dont on se souviendra qu'il a fait partie de la cour de Louise de Savoie à Cognac ou comme celle de H.J. Sikorski et Wilfred Chopard qui date de 1923 et 1931 ; nous savons que ce Sikorski était le premier mari d'Andrée Sikorska qui a eu son heure de gloire dans le monde artistique et qui était la petite-fille de Madame André Theuriet et la fille d'un ancien censeur du lycée Berthollet d'Annecy. Une édition particulière mérite une mention spéciale, c'est celle de la Biblioteca Apostolica Vaticana qui date de 2007 et dont Serge Stolf salue « le très riche appareil de notes ». Ce roman a aussi été imité. Par Francesco Florio, par exemple, à la fin du XV^e siècle.

Puisque le roman de Piccolomini a obtenu un pareil succès dès sa parution, il est évident qu'il a exercé une influence certaine sur l'histoire de la littérature. C'est ainsi qu'on s'accorde à penser que le roman d'Aeneas Silvius fait partie des sources de la littérature française narrative en prose. Par conséquent Aeneas Silvius Piccolomini était bien, jusque dans sa production littéraire, un personnage extraordinaire, comme je l'avais annoncé tout à l'heure.

Maintenant que nous connaissons nos deux personnages, nous allons les regarder se rencontrer, travailler ensemble, voire s'éloigner l'un de l'autre. Notons d'abord qu'il est difficile de parler de l'un sans évoquer l'autre. On remarque, par exemple, que dans l'ouvrage de la reine Marie-José sur Amédée VIII-Félix V on trouve vingt-quatre références à Piccolomini-Pie II, et que dans le livre de Serge Stolf sur Piccolomini-Pie II il est par cinq fois question d'Amédée VIII-Félix V. Quant à Max Bruchet, dans son travail sur Ripaille, et donc sur Amédée VIII, il n'omet pas de citer Piccolomini à plusieurs reprises et l'appelle « le célèbre Aeneas Sylvius Piccolomini ». Et l'on pourrait facilement multiplier les exemples.

Pour les regarder vivre, nous avons, essentiellement, les écrits d'Aeneas Silvius. Je ne répèterai jamais assez qu'il faut, en les lisant, toujours comprendre à quelle époque ils ont été écrits. Car selon que nous sommes à l'époque où Aeneas partageait les idées conciliaires (celles du Concile de Bâle) ou à l'époque où il s'était rallié à la papauté romaine (en particulier lorsqu'il était lui-même pape), les points de vue et les jugements sont différents, quelquefois même très différents. Alors, lisons.

Comment et où se sont-ils rencontrés pour la première fois ? Aeneas Silvius fut, nous l'avons rappelé, pendant quelque temps, le secrétaire du cardinal Nicolas Albergati (qu'on appelle souvent aussi le cardinal de Sainte-Croix), lequel fut nommé, par le pape, plénipotentiaire au congrès d'Arras – ce congrès qui aurait dû réconcilier les Français et les Anglais et qui, en définitive, se conclut par un traité entre le roi de France et le duc de Bourgogne -. Le secrétaire du cardinal, bien sûr, le suivait dans ses déplacements. Et c'est à ce moment qu'il passa pour la première fois à Ripaille en juin 1435.

Il dit lui-même dans ses *Commentaires* (où il parle de lui en disant « Aeneas », comme César, dans les siens, parle de lui-même en disant « César ») : « Le cardinal de Sainte-Croix en ce temps-là a été désigné comme légat en France, pour établir la paix entre les rois Charles de France et Henri d'Angleterre ; avec lui Aeneas vit Milan pour la troisième fois et le duc de cette ville, puis, de là, la montagne de Jupiter que l'on appelle aujourd'hui, de façon meilleure [parce que plus chrétienne], le mont de Saint-Bernard, pour aller voir le duc Amédée de Savoie qui, ayant abandonné le monde, passait alors dans un désert (= un lieu solitaire) près de Thonon sur le lac Léman une vie plus voluptueuse qu'ascétique avec six hommes d'un ordre équestre, qui avaient adopté le manteau à capuchon et le bâton, comme c'est l'usage pour les ermites ; et, à mon avis, il attendait – ce qui se produisit au bout de huit ans – d'être appelé sur le trône pontifical par les pères qui s'étaient réunis à Bâle. En effet une rumeur s'était répandue qu'Amédée était le futur pape ».

Ces *Commentaires* (entre autres le livre II d'où sont tirés les extraits cités) ont été écrits entre 1462 et 1464, une trentaine d'années après les faits et à une époque où l'auteur cherche à faire oublier qu'il a approuvé l'élection papale d'Amédée VIII et qu'il a été son secrétaire. D'où cette allusion perfide à la vie voluptueuse d'Amédée VIII. Aeneas est donc l'un de ceux qui ont fait croire – à tort – que l'expression « faire ripaille » avait un quelconque rapport avec le château savoyard (alors que l'expression, d'origine militaire, existait bien avant que ledit château ne fût construit). Par ailleurs, dans le livre VII des mêmes *Commentaires*, il se montre un tout petit peu moins sévère : « Sur la rive du lac Léman, du côté opposé à Lausanne, il y avait de très hautes forêts, et en dessous d'elles des prés arrosés par des eaux qui ruissellent d'en haut. Il (= Amédée) en a entouré d'un mur une grande partie et y a enfermé des cerfs et des daims et des bêtes sauvages qui ne s'attaquent pas aux hommes. À proximité, il a construit une église sur le bord du lac, il y a installé des religieux, a créé des prébendes et des dignités, et a construit des habitations dans lesquelles les moines pourraient vivre commodément ; et, non loin de là, il a bâti un château imposant, protégé par un fossé et des remparts. Dans ce château il y avait sept appartements, six également dignes de recevoir des cardinaux ; chacun avait sa cour, chacun sa chambre et son antichambre et une chambre à coucher particulière pouvant à l'occasion recevoir un dépôt précieux ; le septième, consacré au prince, personne ne l'aurait jugé indigne d'un roi ou d'un pape. C'est là qu'habitait Amédée, qu'ont suivi six personnages éminents, vieux et d'âge à peu près égal, dont les femmes étaient décédées depuis longtemps. Ils avaient tous atteint soixante ans (...). Ils ont voulu être appelés chevaliers de Saint-Maurice (...). Tous ont adopté le vêtement à capuchon, le manteau, la ceinture et le bâton recourbé dont nous voyons que les ermites se servent ; ils entretenaient une barbe épaisse et portaient des cheveux longs. Ce lieu, distant de la ville de Thonon d'à peu près mille pas, s'appelait Ripaille. Le cardinal de Sainte-Croix, comme il allait pour la seconde fois en France pour s'occuper de la paix aborde là avec ses bateaux.

Amédée, à travers la forêt que nous avons dite entourée d'un mur, vint à sa rencontre à une porte qui était au bord du lac. Chose digne d'être vue et que la postérité aura du mal à croire ! Un prince qui avait vécu dans le monde, très puissant, craint des Français et des Italiens, un prince qui avait eu l'habitude, paré de vêtements dorés, d'être entouré d'un très grand nombre de courtisans, d'être précédé par des licteurs, d'être suivi par des cohortes de gens armés et par une foule de gens importants, maintenant le voilà avec seulement six ermites pour le précéder et un petit nombre de religieux pour le suivre en vêtements bon marché et minables, le voilà qui accueillait le légat apostolique (...). Les ermites portaient une croix d'or sur la poitrine : ils n'ont conservé que ce seul signe de noblesse ; le reste manifestait leur mépris du siècle. Le cardinal et Amédée en vinrent à s'embrasser et ils se sont chaleureusement accolés l'un l'autre avec une grande tendresse. Et le cardinal ne pouvait suffisamment admirer ou louer la conversion du prince, quoique ce retournement ait été suspect à des calomniateurs qui disaient qu'Amédée espérait bien évidemment le Pontificat et que c'était pour cela qu'il s'était fait ermite » et Piccolomini rappelle ici avec un certain persiflage cet avis dont il n'est pas fâché de se souvenir.

Quelques années auparavant, vers 1450, Piccolomini avait terminé un ouvrage qu'il a intitulé *De Viris illustribus* (c'est-à-dire « Des Hommes illustres »). Cet ouvrage se présente comme une sorte de catalogue de biographies et il semble n'avoir pas été édité avant le XVIII^e siècle. Au cours des pages consacrées à Amédée VIII il raconte aussi sa première rencontre avec le duc de Savoie. Il est également question de la forêt, du parc et des bêtes, du mur et des fossés, de l'église, de l'habitation des ermites et de leurs vêtements. « Afin, dit Aeneas, qu'ils n'abandonnent pas complètement le monde, il (=Amédée) leur accorda le port, sur la poitrine, de croix d'or : c'était pourtant un signe du diable plus qu'un signe de Dieu (...). Moi, je l'ai d'abord vu barbu dans cet endroit dont le nom est Ripaille (Ripallia), qui ressemble à Riparia (= de la rive), alors que je suivais le cardinal de Sainte-Croix en France ; en effet il nous avait appelés auprès de lui, en nous faisant faire un détour par là. La rumeur existait déjà que dans son désert il avait accepté avec plaisir l'idée du Pontificat (...). Avant d'entrer dans le désert, il a écouté tous les gens, aussi bien les petits que les grands, qui demandaient la justice. Mais, enfermé, il était plus difficilement abordable ».

Cet ouvrage a été terminé, disions-nous, vers 1450 c'est-à-dire lorsque l'auteur était évêque de Sienne, donc revenu de ses sympathies conciliaires et jugeant avec sévérité ceux qui les avaient partagées avec lui. Il insinue qu'on pouvait trouver chez Amédée VIII une sorte de double jeu, un certain manque de sincérité. Ce *De Viris illustribus*, dans lequel il prend ses distances avec les personnages mêlés à l'aventure de Bâle, « c'est, dit Stolf, un règlement de compte rétroactif avec des hommes admirés à Bâle mais » désormais considérés comme « responsables de l'avoir fourvoyé ». Et ce n'est donc peut-être pas tout à fait comme cela qu'Aeneas voyait les choses lors de cette

première rencontre. Finissons-en avec le *De Viris illustribus*. Aeneas Silvius Piccolomini, à propos de sa première visite à Ripaille, y rapporte cette anecdote qui montre que les inscriptions vengeresses sur les murs ne sont pas une invention de mai 68 : « Tandis que j'étais là, Petrus Noxetanus, mon collègue secrétaire, a écrit avec du charbon sur un mur cette phrase de Cicéron : Et de tout ce qui porte le nom d'injustice, aucune n'est plus criminelle que l'injustice de ceux qui, au moment même où ils trompent le plus, le font de telle sorte qu'ils paraissent être des gens de bien ». Il s'agit d'une phrase du *De Officiis* (= Des Devoirs) qui se trouve dans un paragraphe de conclusion sur la Justice. L'histoire ne dit pas si Amédée a apprécié...

Ensuite, comme on l'a dit tout à l'heure, à Bâle, notre Aeneas Silvius assistait au conclave en tant que « cleric des cérémonies ». Je lui laisse la parole. Nous sommes au conclave. « Il est patent qu'en ce jour il y avait dix-sept personnes de diverses nationalités qui étaient appelées au Pontificat ; un, cependant, les surpassait tous, un homme tout à fait remarquable, Amédée, duc de Savoie, doyen des chevaliers de Saint-Maurice, de Ripaire (Riparia) du diocèse de Genève, que, célibataire et vivant pieusement, seize électeurs, au premier scrutin, jugèrent digne de diriger l'Église ». Pourtant les scrutins se succédèrent sans résultat. « On décida de multiplier les prières et d'augmenter les dévotions pour que Dieu accepte de faire en sorte que les suffrages s'accordent sur un seul nom ». Et « parce qu'Amédée semblait plus proche que les autres du Pontificat romain », ils se mettent à discuter « au sujet de sa vie et de ses mœurs ». On assiste, grâce à Aeneas Silvius aux controverses qui sont vives et animées. Les uns lui reprochent d'être un laïc, les autres d'avoir été marié (*alii... alii*). Il y en a qui se lèvent (*alii mox assurgentes*) pour prendre sa défense contre ceux qui ne le trouvent pas assez diplômé, et pour dire que « s'il n'était pas docteur il était expérimenté et docte » et « qu'il avait recherché non les titres mais la science ».

L'auteur ne rapporte donc que quelques arguments dogmatiques (la laïcité, le mariage, les diplômes) contre Amédée VIII mais, en revanche, il s'étend longuement sur les éloges qu'en ont faits les partisans du duc de Savoie : « Il connaît remarquablement l'office divin, il observe les heures canoniques, il dit à Dieu les laudes sept fois par jour », puis il rapporte un plaidoyer particulièrement éloquent dont d'aucuns (Bernard Demotz, entre autres) pensent que c'est lui-même qui l'a prononcé : « Jamais un enfant né de la Maison de Savoie n'a ostensiblement montré autant de qualités ni suscité tant d'espairs (...) Il se faisait le tuteur des orphelins, l'avocat des veuves, le protecteur des pauvres (...) Il n'a déclaré la guerre à personne (...) Il n'a eu qu'une seule femme qui était une jeune fille noble d'une beauté et d'une réserve remarquables (...) On trouvait dans sa maison la plus grande honnêteté, le plus grand respect des mœurs et dans son palais séculier était observée une piété claustrale (...) Il est parti dans un désert, s'est retiré au service de Dieu et, portant sa croix, a suivi le Christ ». À Ripaille « on observe une telle rigueur de discipline, une telle honnêteté, une telle piété que je pense

que nulle part sous le ciel on ne peut trouver un lieu plus saint ou plus pieux (...). À ces choses personne (me semble-t-il) n'est plus apte que le duc Amédée de Savoie qui a un pied en Italie et l'autre en France (« en Gaule », dit le texte), à qui presque tous les princes des Chrétiens sont apparentés par le sang ou sont favorables par amitié, et dont la vertu est si grande, comme nous l'avons rappelé plus haut (...). Vous recherchez dans un Pape, la piété ? Personne n'est plus pieux. Vous recherchez la sagesse ? Vous comprenez, par la vie qu'il a menée jusqu'à présent, qui il est. Vous recherchez la justice ? Le peuple témoigne de lui ». Que ce discours soit de lui ou non, le fait qu'il le rapporte avec cette complaisance prouve sans aucun doute tout le bien que pensait à l'époque (au moment du concile de Bâle) Aeneas Silvius du duc Amédée VIII et la profonde impression que lui avait laissée sa première et récente visite à Ripaille. L'élection étant faite, il fallait en aviser Amédée VIII. En décembre 1439, Aeneas fait partie de la délégation envoyée, pour ce faire, à Ripaille. Max Bruchet signale un passage du compte du trésorier général de Savoie, que je traduis : « Et d'abord, il (= le trésorier en question) pesa audit Griffon aubergiste à Thonon, pour les dépenses faites dans son auberge par Maître Jean Duval (= le curé de Plonéour, au diocèse de Saint-Pol-de-Léon) et Aeneas avec cinq personnes et autant de chevaux pendant cinq jours entiers et un soir, jusqu'au 19 décembre 1439 inclus, en ayant compté pour chaque cheval et personne par jour 5 deniers gros, la somme de 11 florins, 10 deniers gros petit poids ». Ne me demandez pas ce que cela fait en euros.

Amédée VIII ayant accepté l'élection, il se fait couronner à Bâle sous le nom de Félix V, et Aeneas Silvius Piccolomini assiste à la cérémonie, et dans sa correspondance il la raconte et la décrit, non sans humour, parfois. « Alors que le duc Amédée de Savoie, écrit-il à Petrus Noxetanus quelques jours plus tard, s'était chargé du pontificat, sous le nom de Félix, j'ai été appelé par lui au secrétariat ». « Et pourtant, dit-il ailleurs, j'étais Italien et non pas Français (« Gaulois », plus exactement) ». Le voici donc désormais secrétaire de Félix V. Serge Stolf rappelle qu'Aeneas Silvius « accompagna son nouveau maître dans ses déplacements à Ripaille, Thonon, Genève, Lausanne » et qu'en 1441 il était en mission à Strasbourg pour le compte de Félix V. C'est à ce moment-là qu'il a conçu un fils avec une Anglaise prénommée Élisabeth. Un peu plus tard, il trouvera le moyen d'être en même temps secrétaire en congé de l'anti-pape Félix V, secrétaire en mission de l'empereur, et secrétaire du pape romain Eugène IV. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'Histoire un autre exemple de pareille situation.

En 1442, Félix V envoya des légats auprès de Frédéric III à Francfort et invita Aeneas à partir avec eux. Mal lui en a pris puisque c'est à partir de là que Piccolomini fut couronné poète par Frédéric III et devint le secrétaire dudit empereur. Il resta un temps encore, en même temps, celui de Félix V (nous l'avons dit) mais il avait désormais beaucoup moins de temps à lui consacrer.

Aeneas Silvius Piccolomini a salué en 1449 l'abdication de Félix V et donc la fin du schisme. « De même que les grues suivent une d'entre elles et que les abeilles ont un roi, de même dans l'Église militante qui est l'image de l'Église triomphante, un seul homme est le chef et le juge de tous les autres ; c'est le vicaire de Jésus-Christ de qui découlent toute la puissance et toute autorité, comme de la tête dans les membres » (cité par la reine Marie-José (*Amédée VIII*, t. II, p. 246). L'histoire commune de Piccolomini et d'Amédée VIII se termine alors. Désormais l'un (Piccolomini) repose à Rome – nous l'avons dit – et les restes de l'autre seraient ceux que l'on honore depuis 1842 dans la chapelle du Saint-Suaire à Turin. Paix à tous les deux !

Bibliographie

L'article de Georgette Chevallier, intitulé : Un humaniste secrétaire de Félix V : Aeneas Sylvius Piccolomini, et paru dans *La Revue savoisienne* de 1995 (p. [71]-109), contient une « bibliographie sommaire ». Il contient aussi les textes latins de la plupart des extraits cités.

On y ajoutera :

Demotz, Bernard. *La Savoie de l'an mil à la Réforme*. Rennes : Ouest-France, 1984, chap. VI-VIII, p. 115-179.

Marie-José. *La Maison de Savoie : Amédée VIII, le duc qui devint pape*. Paris : Albin Michel, 1962, 2 vol.

Stolf, Serge. *Les Lettres et la Tiare : E. S. Piccolomini, un humaniste au XV^e siècle*. Paris : Garnier, 2012.

Achévé d'imprimé
au deuxième trimestre 2016 sur
les presses de l'imprimerie Photoplan

Éditeur : Académie salésienne (association)
Conservatoire d'art et d'histoire
18 avenue de Trésun 74000 ANNECY
Directeur de la publication : Laurent Perrillat
Imprimerie : Photoplan, 9bis, rue de Malaz, 74600 Seynod
Parution : juin 2016
Dépôt légal : à parution
Prix : 2 €
N° ISSN : 2265-0490